

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

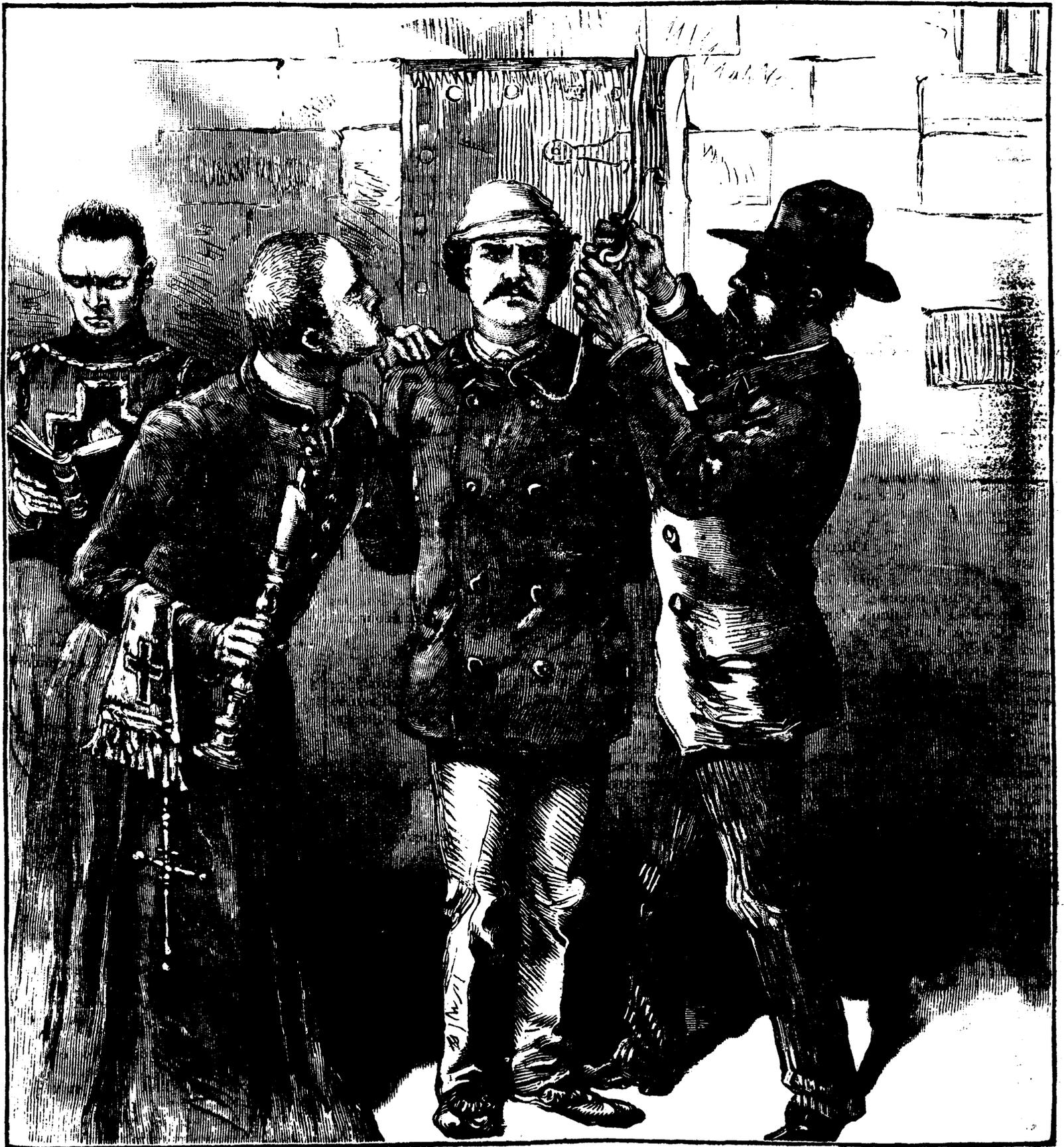
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 83—Samedi, 8 décembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 GENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$8.00



L'EXÉCUTION DE RIEL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 décembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Parlez avec douceur, par A. D. Jobin.—Les buveurs de sang.—La Porteuse de Pain (suite).—La charité, par Paul Baudry.—Mauvaise habitude.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille.—Décalogue de l'épouse.—Choses et autres.

GRAVURES : L'exécution de Riel.—Grande assemblée du Champ-de-Mars, à Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de novembre), aura lieu lundi, le 7 décembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., boîte 20, notre agent général pour les Etats-Unis, doit établir des sous-agences dans toutes les villes des Etats-Unis.

Les personnes qui désireraient se charger des sous-agences du MONDE ILLUSTRÉ, dans les villes et villages des Etats-Unis, voudront bien s'adresser à M. Dubé.

ENTRE-NOUS

La lutte se dessine de plus en plus. Il ne s'agit pas seulement d'une question de race, nous revenons au temps de Guillaume d'Orange et aux luttes de religion.

Le champ de bataille a changé de place, voilà tout. Au lieu d'être en Irlande, il se trouve transporté au Canada.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas le criminel que l'on a pendu à Régina, c'est le catholique.

Ce n'est pas la justice qui l'a frappé, c'est l'Orangisme, et si vous parcouriez la province d'Ontario, vous entendriez sans doute dans plus d'un coin sombre, la voix d'un fanatique entonnant ce chant féroce et lâche :

Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
Et nous chasserons devant nous le Pape à coup de pied
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
Au son de la musique !
A bas les papistes dans toute la ville,
Les "tondus" seront terrassés
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
Et écrasez les hommes du Pape.
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
Le soleil brûlant de juillet répand ses rayons.
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
Nous ferons encore la bataille de Boyne.
Papistes Français et Irlandais
Nous vous tuons tous et ils tomberont.
Nous exterminerons leur race
Dans notre glorieuse patrie.
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
En avant, et tenez votre poudre sèche.
Tous les "tondus" sont étendus dans la poussière,
Ils devront tomber encore plus bas
Nous sommes l'épée et le bouclier de Gédéon,
Faites céder les papistes sanglants,
Comme nous l'avons fait sur le champ d'Aughhrim
Sur le plateau de la Dolbe.
Levez-vous fils de Guillaume, levez-vous,
L'épée et la bible à la main.
Pendant que nos bannières flottent au vent
Chassons-les de notre pays.
La France restera contente chez elle,
Et il y aura des pleurs à Rome.

.

Vous voyez que les choses n'ont guère changées depuis l'époque où les bandes armées de Guillaume parcouraient les campagnes d'Irlande, tuant égorgeant, assassinant et brûlant les catholiques sur leur passage.

Ainsi qu'autrefois les Irlandais sont tyrannisés.

Comme jadis aussi, les fils d'Orange confondent dans leur haine les fils de France et les fils d'Erin. C'est justement à cause de cette haine que nous portent les fanatiques, que nous Irlandais et Canadiens, unis par les mêmes croyances et les mêmes infortunes, et forcés de vivre ensemble en ce pays, nous devrions marcher toujours ensemble, en toutes circonstances.

C'est notre devoir au point de vue religieux, c'est notre intérêt au point de vue matériel.

Malheureusement il arrive en ce moment que certains hommes animés des meilleures intentions commettent les mêmes fautes qui ont été commises en 1837 et qu'ils empêchent, par cela même, l'union des deux races qui sont appelées à sympathiser.

.

L'orangisme voilà l'ennemi.

L'orangisme médite notre perte et les journaux de cette secte ne se gênent déjà plus pour prédire un conflit prochain.

Il faut donc penser à ce choc à échéance, avec sang froid, et être prêt à le recevoir.

Un grand patriote, un noble cœur, un vaillant soldat, Paul Deroulède, a prononcé il y a quelques années un mot célèbre qui ne doit jamais sortir de la mémoire de tout bon français et par conséquent de tout bon canadien.

On n'attaque que les faibles, on ne surprend que les oublieux, on n'opprime que les lâches.

Comme il n'y a pas de lâches en France, ni ici ; (parmi les vrais Canadiens), je n'ai donc à m'occuper que des deux premiers axiômes, car ce doivent être des axiômes, posés par l'auteur des *chants du soldat*.

.

—On ne frappe que les faibles.

—Eh bien ! soyons francs, nous sommes faibles.

—Faibles nous sommes, par notre faute. Inutile de chercher le coupable bien loin, le coupable, c'est vous, c'est nous !

Ah ! cela vous paraît fort, de dire carrément la vérité et de vous dire à vous, mes amis, que vous êtes des hommes sans muscles et sans nerfs ?

C'est bien fort n'est-ce pas ? C'est rudement vrai cependant !

Il ne s'agit pas de pouvoir donner un bon coup de poing à un homme, pour être un homme ; il faut que le coup de poing soit donné par un honnête homme, mais à un homme ennemi du droit et de la raison ; sinon, le coup de poing est perdu et devient bête.

Si vous n'êtes pas de mon avis frappez donc les murailles, boxez donc les arbres et criez : Hourrah !

.

Soyez forts, mes amis !

On n'attaque que les faibles, dit Paul Deroulède ; pour être forts, il faut une organisation, il faut se préparer ; il faut, quand le choc arrivera, opposer un rempart.

Où est-il, ce rempart ?

Vos poitrines ?

Oui certes, elles sont larges et bien prêtes à recevoir les balles, sans faiblir, ni pâlir.

Mais il y a mieux.

Il faut trouver les poitrines des autres et ne pas se faire tuer—autant que possible.

Non que se faire tuer soit une chose mauvaise...

Allons donc..... Ah ! mes amis, je voudrais vous donner tant de cœur et tant de cœur que vous puissiez dire avec le vaillant que j'ai déjà cité :

" En avant ! Tant pis pour qui tombe,

" La mort n'est rien. Vive la tombe.

" Quand le pays en sort vivant,

" En avant !

.

Qui donc va nous rendre forts ?

Qui ? des hommes vrais, des braves, des cœurs canadiens, des patriotes.

Qui ? vous, nous, moi.....

Et pourquoi pas ?

L'œuvre est grande, le but est noble.

Nos cœurs ne sont-ils pas nobles et grands ?

Allons, les jeunes, en avant ! du cœur et du jugement..... !

Ne suivez plus le sentier battu, la plaine est immense, en avant les pionniers, allons, les étu-

dants, la belle jeunesse, forte et puissante, où donc est votre sang, où donc sont vos aspirations ?

En avant les ouvriers, en avant la forte race, en avant les têtes solides et les bras forts.....

En avant tous..... !

Mais avant tout, de l'ordre, de l'organisation, de l'entente, de l'union.....

Tous pour un, un pour tous.

Et souvenons nous du mot d'ordre, du cri de bataille :

Religion et Patrie !

.

Ce n'est pas une déclaration de guerre que je lance, mais souvenez-vous de cet axiôme déjà cité :

On ne surprend que les oublieux !

Oublieux, vous l'êtes !

Vous oubliez, qu'à nos portes, grandit un ennemi, qui se fortifie tous les jours, qui se prépare, qui s'exerce, qui s'arme et qui a des cartouches au fusil.

Vous oubliez que nous n'avons pas de bataillons ; que, sonne le clairon du combat, nous n'aurons pas dix bayonnettes à opposer à mille pointes d'acier.

Vous oubliez que vous n'avez pas de chevaux, pas de sabres, pas de canons, pas d'affûts, pas de munitions, pas de poudre, pas de balles, pas d'uniformes, rien, rien... ..

Et avec quoi, ferez vous résistance ?

Vous oubliez, mes amis.

On ne surprend que les oublieux !

.

Je sais, de par le monde, un homme, qui, noble, patriote et sincère, ne cesse, depuis vingt ans, de sonner la diane patriotique.

Debout depuis vingt ans, il a toujours eu le clairon en bouche et n'a jamais varié la note.

Il chante la Patrie !

Honnête homme, il a vaillamment combattu avec la plume, il a brillé dans cent combats oratoires.

Vaillant Canadien, il nous a révélé des héroïsmes, il a raconté les jours sombres, il a fait l'apothéose des martyrs politiques.

Français de sang et de tête, il nous a fait une histoire, une légende splendide, qu'on ne peut lire sans pleurer.

Patriote sans peur et sans reproche, il n'a jamais failli à l'honneur et reste debout au milieu des ruines d'honneur et de patriotisme qui s'abiment autour de lui.

Cet homme, ce vaillant, ce Canadien, ce patriote, c'est L. O. David !

Petits devant ce grand,..... ses ennemis disent qu'il est naïf !

.

Naïf ! c'est donc être vrai, être franc ? Naïf c'est donc voir grand, concevoir et produire ?

Si cela est, soyons tous naïfs, car nous serons patriotes, nous serons Canadiens.

M. David m'ignore, peut-être, moi je l'admire ; je le trouve grand, et le piédestal qu'il a dressé à nos hommes de 1837 est si vaste, que je ne puis passer, au cimetière, devant la colonne des braves, sans le remercier tout bas et sans confondre son nom à ceux que je vénère tout haut, en saluant ce monument de nos libertés.

Naïf ! mais je ne vous demande que cela, car je sais que si vous êtes tout naïvement vrais, sincères et patriotes, la Patrie pourra compter sur vous, aux jours de combats constitutionnels ou autres.

Mais soyez prêts.

On ne surprend que les oublieux !

.

Mais comment faire pour ne pas être surpris ? Comment faire ?

Le projet et le résultat qui le suivrait certainement, sont bien simples.

Il faut du cœur et de l'argent.

De l'argent, oui, vous m'attendiez à ce mot.....

Je ne vous demande rien, mais la Patrie exige beaucoup.

Donnez à qui vous voudrez, mais fondez quelque chose.

Si vous me demandez quoi, je vous le dirai, c'est

bien simple : fondez une Ligue nationale, qui ait son organe et faites en Canada ce que Paul Derouède a fait en France.

Mettez à la tête qui vous voudrez, mais, pour Dieu, ayez un peu d'énergie et souvenez-vous toujours du mot d'ordre :

Religion et Patrie !

Car l'Orangisme est là qui vous guette et vous menace.

.

Malheureusement la politique, la *politiquerie* plutôt, tue tout chez nous.

On est bleu ou rouge.

— Qui est canadien ?

— Moi, dit le bleu !

— Allons donc, dit le rouge, c'est moi !

Arrangez vous avec ces deux réponses, débrouillez vous et décidez.

Cela peut durer jusqu'à..... *amen.*

Vous ne vous apercevez donc pas que vous tirez les marrons du feu et que c'est le politicien, Bertrand, qui les mange.

Dieu merci ! le *Monde Illustré* ne fait pas de politique, mais, que diable ! il est canadien et vous parle en canadien.

S'entends-t-on donc une bonne fois ?

Patrie ! qui pense à toi ?

.

La république des Etats-Unis se trouve actuellement dans une singulière position.

Si le président Cleveland mourait avant l'ouverture du Congrès, c'est-à-dire d'ici à huit jours, il ne se trouverait personne pour prendre légalement le pouvoir exécutif en main.

Par la constitution américaine, l'ordre de succession au pouvoir, en cas de mort, est réglé ainsi : Vice-Président, Président du Sénat et Orateur de la chambre des députés. Le Président *pro tempore* exerce alors ses fonctions jusqu'à ce qu'un nouveau président ait été nommé.

Or il arrive qu'au moment où le vice-président Hendricks vient de mourir, il n'existe pas de président du sénat ni d'orateur de la chambre des députés.

Il résulte dans cet état de choses, que si le Président mourait, la machine gouvernementale se trouverait sans ingénieur.

Le même fait s'était déjà présenté en 1881 quand le vice-président Arthur devint président par suite de l'assassinat de Garfield.

Il est probable que le congrès va s'occuper de cette question à sa prochaine session et qu'il prendra les mesures nécessaires pour combler une lacune grave dans la constitution.

LÉON LEDIEU.

PARLEZ AVEC DOUCEUR

(Traduit de l'anglais par A. D. JOBIN)

PARLEZ amicalement ! Il vaut bien mieux régler par l'amour que par la crainte.

Parlez avec douceur. Qu'aucune voix rude ne vienne altérer le bien que nous pourrions faire ici-bas.

Parlez avec douceur. L'amour murmure tout bas les vœux d'un cœur sincère, et l'amitié à des accents qui s'échappent doucement, sa voix est suave et tendre.

Parlez avec douceur au petit enfant ; il vous donnera son amour. Instruisez-le par de douces paroles, bientôt peut-être le ciel l'aura repris.

Parlez avec douceur à la jeunesse ardente ; plus tard son fardeau deviendra lourd en traversant cette vie où l'anxiété abonde.

Parlez avec douceur à la vieillesse débile. N'allez pas affliger son cœur que les soucis ont brisé. Le temps pour elle achève son cours, laissez, laissez-là partir en paix.

Parlez avec douceur et avec tendresse à l'indigence. Qu'elle n'entende de vous aucune parole dure. Ce qu'il lui faut souffrir comble déjà sa peine, sans qu'elle rencontre encore une voix amère.

Parlez avec douceur à l'âme égarée. Cachez la vanité, la faiblesse de tous. Peut-être un manque d'égards la rendra ainsi. Oh ! gagnez-là de nouveau.

Parlez avec douceur. Celui qui donna sa vie pour s'attacher à l'homme rebelle, ne disait pas autre chose à la tempête pour l'apaiser que ces mots : " Fais silence, calme-toi."

Parlez avec douceur. C'est une goutte de baume qui pénètre jusqu'au fond du cœur et s'y loge doucement. Ce que cela peut rapporter de bien et de joie, l'Eternité le dira.

LES BUVEURS DE SANG

SOUVENIR DE GUARDAFUL

Je venais de recevoir l'ordre de rejoindre la division de Chine. Embarqué en ce moment sur le stationnaire de Constantinople et n'ayant pas le loisir d'attendre le courrier des Messageries maritimes, je pris la malle anglaise à Port-Saïd. Les navires de la compagnie du *Prince of Wales* partent de Brindisi huit jours avant que les paquebots français ne quittent Marseille. J'espérais donc pouvoir gagner quelques jours et arriver à destination avec toute la célérité ordonnée par ma feuille de route, en me confiant à la *Britannia*.

On va voir comment cette espérance fut déçue.

Après une pénible traversée de la mer rouge, traversée pendant laquelle l'équipage anglais donna plusieurs signes de mutineries, nous atteignîmes le détroit de Bab-el-Mandeb. Le vent était à la remonte venant au sud-ouest, il soufflait avec violence et occasionnait une houle qui imprimait à la *Britannia* des mouvements de tangage excessifs. Ce remue-ménage, succédant tout à coup au calme effrayant que nous venions d'éprouver pendant dix jours, produisit sur les esprits des hommes du bord une réaction qui nous couta cher.

J'ai dit que des signes de mutinerie avaient été remarqués. La principale cause en était un pauvre petit mousse de douze ans, un chérubin aux cheveux blonds, longs et bouclés, qui avait vu le jour sur la côte d'Irlande. Cet enfant avait, dans la tâche que l'on appelle la propreté du navire, mission d'aller fourbir la girouette du grand mât. Par les soixante degrés de chaleur à l'ombre que nous subissions, il n'avait pu grimper jusqu'au faite du mât de-perroquet. Un gabier qui le surveillait de la hune le brutalisa en vain. La force manqua au petit martyr. Le gabier le rapporta évanoui sur le pont. Le second, ne connaissant que la règle, ordonna à deux matelots de se hisser dans les enfléchures et d'aller remplir l'office du mousse.

Ceux-ci, deux gaillards d'une force peu commune, refusèrent d'obéir, prétextant qu'il faisait trop chaud et que ce n'était pas à leur affaire. Comme on le pense ils furent mis au fer. D'autres allèrent fourbir la girouette mais, quand ils descendirent, ils avaient tant souffert de l'ardeur du soleil, qu'ils jurèrent de tirer vengeance et de l'inflexibilité du second *captain* et de la paresse du *ship-boy* qui, selon eux, était un grimacier et un fils d'Irlandais, c'est-à-dire moins que rien. Bientôt les deux compagnons punis furent extraits de la cale. Tout le gaillard d'avant s'apitoya sur leur sort, et il fut décidé que le mousse serait *deft in the sea*, pendant le repas des officiers. Cela voulait dire que la victime serait amarrée sous les aisselles au moyen d'un cartahut, et que tandis que le navire filerait ses onze nœuds, elle serait plongée au fil de l'eau, retombant de tout le poids de son corps d'une hauteur de dix-huit pieds environ. Cette opération devait être exécutée par les deux gabiers qui avaient été jetés aux fers. Les deux autres attireraient le mousse dans le poste, le bâillonneraient et le livreraient à ses bourreaux.

En effet, nous venions à peine de commencer à dîner, lorsqu'un timonier vint avertir le second de ce qui se passait à l'avant. Outré d'une semblable brutalité, je me levai seul de tous les convives et je suivis le second. Le spectacle qui m'attendait était déchirant. Dépouillé de sa chemise, le torse complètement nu, le pauvre petit était évanoui sur le gaillard. La peau était marbrée par des taches, les unes violettes, les autres livides. Quel-

ques gouttes de sang perlaient sur la poitrine ; l'épiderme avait été déchiré par la morsure de la corde. Les cheveux étaient collés sur les tempes. Les lâches lui avaient lié les mains derrière le dos. L'une d'elle, brisée, pendait inerte.

Le second ordonna aux coupables de le dénouer. Personne ne broncha dans la foule des matelots qui faisaient cercle. Sur ces entrefaites, le commandant, prévenu, survint armé de deux revolvers et suivi du capitaine d'armes. Il répéta l'ordre du second. Même silence. Le mot était donné. Le commandant mit alors en joue un grand diable de six pieds, qui avait le sourire aux lèvres et, d'une voix brève, il enjoignit à l'équipage de changer le partage des chaînes des ancres comme punition. Ils s'agissait de retirer les chaînes de leurs puits, de les élonger sur le pont et de les rentrer ensuite. Ce travail, exécuté dans la mer Rouge au moment du repos du soir, n'était point du goût des coquins. Aussi, non-seulement ils ne bougèrent pas, mais encore ils commencèrent à murmurer. Puis le matelot couché en joue se baissa vivement. Il tenait à la main une barre d'aspect. Il la jeta après l'avoir fait tourner autour de sa tête contre le commandant, qu'il atteignit en plein front. Alors le second s'effaça, me faisant signe de l'imiter. Six hommes qui formaient l'escorte du capitaine d'armes s'emparèrent de l'agresseur et le descendirent à fond de cale, tandis que le second, les autres officiers qui s'étaient enfin dérangés et moi, nous persuasions à ses complices que le mieux qu'ils avaient à faire pour ne point achever de gâter leur situation était de subir leur punition.

Dès que le calme fut rétabli, j'emportai James dans ma cabane et, avec l'aide du docteur, je le ranimai, pansai ses plaies et son poignet brisé. C'était horrible de voir ce petit être endurer patiemment ses souffrances, alors que nous nous efforcions de lui remettre en place les os du métacarpe. Il nous regardait avec ses jolis yeux bleus qui se mouillaient à chaque instant de grosses larmes, et qui nous disaient merci. Le sommeil le prit bientôt. Il eut le délire et pendant ce délire je l'entendais à intervalles égaux prononcer un nom que je sus après être celui de sa mère.

Il va sans dire que je gardai ensuite près de moi l'infortuné *ship boy* et que je ne lui permis pas de retourner à l'avant. Au bout de trois jours, nous étions les meilleurs amis du monde. Je connaissais toute son histoire, sa vie plutôt, car une histoire, il n'en avait pas. Fils unique de la veuve d'un marin de la côte d'Irlande, dont le père s'était noyé en montant une embarcation de sauvetage qui portait secours à un trois-mât anglais, il s'était engagé à l'âge de dix ans afin de venir en aide à sa mère. Celle-ci n'avait en effet comme moyens d'existence que la dilique de son enfant et ce qu'elle retirait de la pêche aux coquillages. Il me raconta naïvement combien il avait été fier le premier mois de son embarquement quand il avait envoyé la valeur de quinze shillings à Jenny O'Moor. Et, chose étrange, mais que l'on rencontre souvent, il aimait la mer, bien qu'elle lui eût ravi l'auteur de ses jours.

Tout cela fit que je m'attachai sincèrement au petit mousse. Au demeurant c'était une charmante nature. Il avait un cœur d'or et le lendemain de son supplice il me pria d'aller demander la grâce du grand matelot qui avait failli tuer, à cause de lui, le commandant de la *Britannia*.

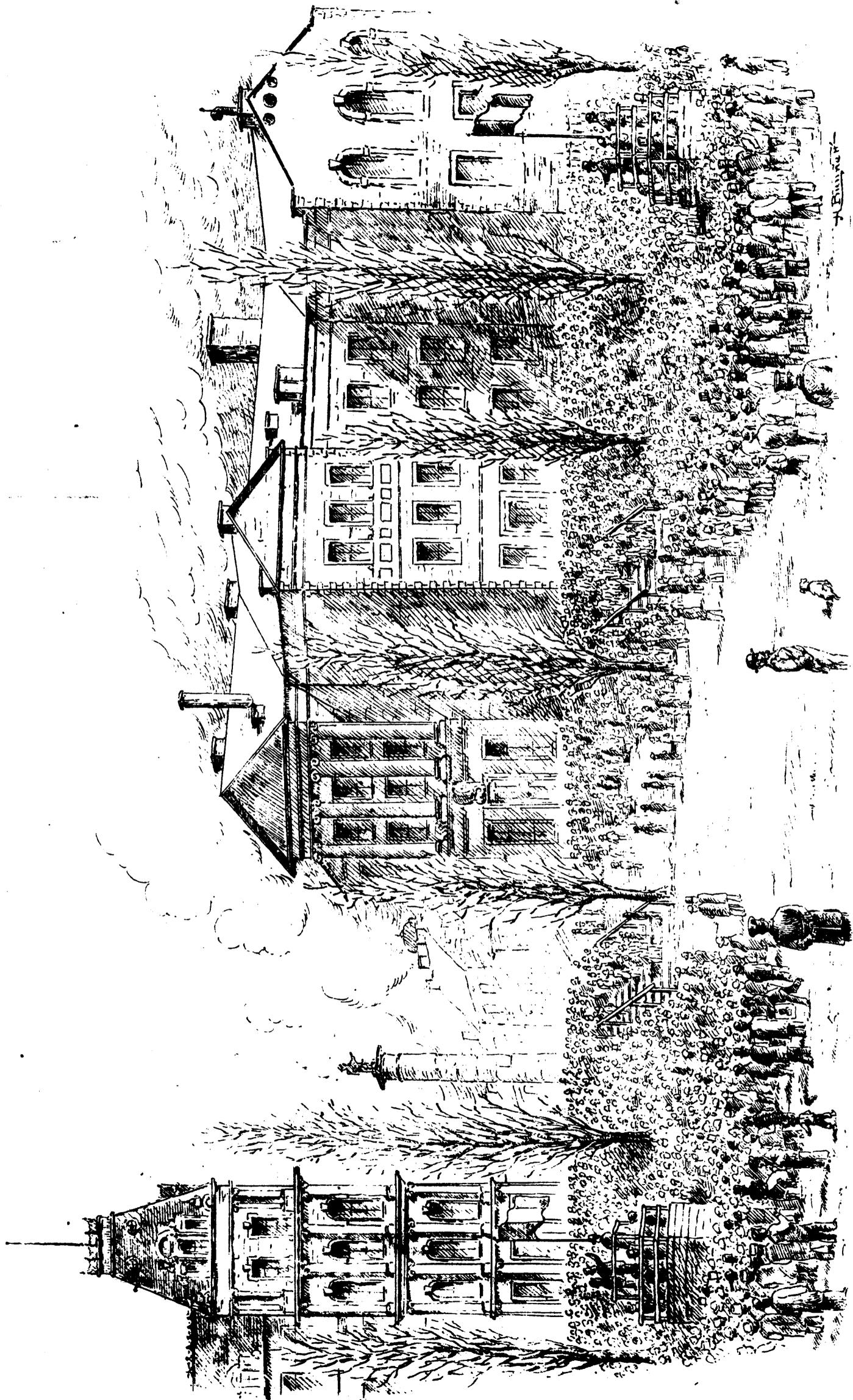
Pauvre mignon ! La grâce de ces bandits qui t'avaient tant fait souffrir et qui, par la suite, t'ont si ignominieusement torturé. Car il faut que je raconte enfin l'épisode qui cause le titre de ce récit. Bien qu'il m'en coûte de me le rappeler, je veux le dire afin qu'il soit à la honte de la nation à laquelle appartenait l'équipage de ce navire : à la nation anglaise. Je demande seulement la permission de ne point m'y attarder.

(La fin au prochain numéro)

La méchanceté la plus dangereuse est celle qui se cache sous le voile de la bonhomie.

Un homme seul peut voir avec une indifférence complète l'amour dont il est l'objet. Une femme ne peut jamais y rester insensible.

Parler beaucoup et bien, c'est d'un homme d'esprit—beaucoup et mal, c'est d'un étourdit—peu et bien, c'est d'un sage—peu et mal, c'est d'un sot.



MONTREAL. — GRANDE ASSEMBLÉE SUR LE CHAMP-DE-MARS, DIMANCHE, LE 22 NOVEMBRE.

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XXXIV

Le millionnaire appuya ses coudes sur le bureau et prit sa tête dans ses mains. Deux grosses larmes glissèrent entre ses doigts. Lucien se sentit très ému de cette douleur muette et poignante.

—Je vous afflige, monsieur, murmura-t-il. Le constructeur releva la tête.

—Ce n'est pas vous qui m'affligez, mon ami, dit-il, ce sont les faits, c'est l'évidence. Oui, je ne le sais que trop, la vie de ma fille est menacé, la vie de mon unique enfant que j'aime plus que tout au monde, qui est tout pour moi, et sans laquelle je ne pourrais vivre, Mary est en danger, les médecins me l'ont dit, mais elle n'est point condamnée sans appel. A côté du mal il y a le remède. Ce remède, c'est le mariage.

—Le mariage, répéta d'une façon toute machinale le jeune homme, péniblement impressionné de la torture que prenait l'entretien.

—Oui, continua Paul Harmant, le mariage qui, rendant à Mary le calme et lui donnant le bonheur, lui rendrait en même temps la santé ! Mary a deux maladies : l'une qui lui vient de sa pauvre mère et dont elle peut guérir, l'autre qui lui vient de son cœur et dont vous êtes la cause ; celle-ci, se joint à l'autre, la conduira promptement au tombeau si vous êtes sans pitié.

Lucien frissonna. La conclusion à laquelle arrivait Paul Harmant devenait lumineuse.

—Mon cher enfant, poursuivit le millionnaire, la vie de ma fille chérie, de cet être adoré, de cet ange qui a toutes les grâces, toutes les vertus, est entre vos mains ! Je vous l'ai dit déjà, je vous le répète aujourd'hui. Je vous ai demandé de réfléchir. Je vous ai proposé de vous associer à ma fortune en vous donnant la main de ma fille. Aujourd'hui cette fortune, je vous l'offre toute entière si vous sauvez mon enfant. La jalousie aggrave son mal. Elle va mourir si vous la repoussez. Puisque, sans vous connaître et quand elle n'éprouvait encore pour vous que de la sympathie, elle a été votre protectrice et s'est servi de son influence sur moi pour vous faire entrer dans ma maison, ce qui assurait votre avenir, ne lui témoignerez-vous pas quelque reconnaissance ? N'aurez-vous pas pitié ? La laisserez-vous mourir faute d'un peu d'amour ? Refuserez-vous de la prendre pour femme ?

—Oh ! monsieur, s'écria Lucien en proie à une émotion terrible, si vous saviez combien vous me faites souffrir ! Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis le moment où l'amour de mademoiselle Mary m'a été révélé, vous auriez pitié de moi, je le jure ! Ai-je manqué de franchise avec vous ? Ne vous ai-je pas dit quel était l'état de mon cœur ?

—Oui, s'est vrai, vous me l'avez dit loyalement, répliqua le millionnaire. Mais j'ai cru qu'il s'agissait d'un de ces caprices qui ne comptent point dans l'existence, et, quand il sont passés, ne lais-

sent pas même un souvenir. Est-ce que tous nous n'avons pas eu dans notre prime jeunesse de ces illusions folles ? Est-ce que nous n'avons pas tous pris un rêve pour la réalité ? Le réveil arrive et le côté sérieux de la vie s'impose ! Vous n'éprouvez aucun sentiment passionné pour ma fille, qu'importe ? Est-ce que l'amitié ne vaut pas l'amour ? Les mariages sans amour sont bien souvent les plus heureux ! L'estime que vous inspire ma fille, la reconnaissance que vous éprouvez pour elle, suffiront d'abord ; puis l'amour viendra, comme il est venu chez moi quand j'ai épousé la mère de Mary ! N'hésitez plus ; sauvez mon enfant.

—Je n'hésite pas, monsieur Harmant, répondit Lucien d'une voix grave ; hésiter serait une trahison envers celle que j'aime. Je souffre de vous faire souffrir et c'est le cœur brisé que je dois refuser et que je refuse.

Paul Harmant fit un geste où la colère se mêlait à la douleur. Lucien poursuivit :

—Tout à l'heure vous me parliez de vous. Eh ! bien, vous l'honnête homme, vous dont la loyauté

—Mais comptenez donc, fit Lucien, que si j'acceptais l'union que vous me proposez, ce serait le remords de toute ma vie !

—Le remords ? répéta Jacques Garaud. Comment ?

—En sauvant mademoiselle Mary, je tuerais celle que j'aime.

—Eh ! répliqua l'industriel, paraissant céder à un entraînement irrésistible, celle que vous aimez est indignée de vous !

Lucien devint pâle !

—Indigne de moi ! fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. Ah ! ne me répétez pas cela, monsieur, sinon je croirais que l'amour paternel vous fait perdre la raison !

—Il est heureux que je ne l'aie pas perdue pour vous sauver... pour sauver votre honneur.

—Qui le met en péril ?

—Le mariage résolu par vous !

—Mensonge ténébreux !

—Vérité rayonnante, au contraire ! Mon amour pour ma fille m'a donné le courage de fouiller la nuit du passé. Vous me remerciez bientôt d'en avoir fait jaillir la lumière.

Paul Harmant agissait en calculateur habile. Il retardait le coup décisif afin de le rendre plus irrésistible.

Parlez, monsieur ! parlez donc ! s'écria Lucien en proie à un véritable affolement. En vous écoutant, il me semble que je fais un mauvais rêve ! Expliquez-vous : Pourquoi me torturer ? Que voulez-vous donc ?

—Je veux vous empêcher de faire un outrage à la mémoire de votre père ! répondit Jacques Garaud. Je veux vous arracher du cœur un amour honteux, déshonorant, sacrilège !

De pâle qu'il était Lucien devint livide.

—Est-ce de mon amour pour Lucie que vous parlez ainsi ! demanda-t-il d'une voix étranglée.

XXXV

—Oui, répondit le faux Paul Harmant, c'est de votre amour pour Lucie.

—Et, reprit violemment Lucien, c'est à propos de cet amour que vous parlez d'outrage à la mémoire de mon père.

—Oui, répéta le millionnaire.

—Expliquez-vous donc, monsieur ! Expliquez-vous à l'instant ! Je le veux ! Je l'exige ! Si vous tardiez d'une minute, je croirais que vous forgez une calomnie pour me détacher de celle que j'aime.

—Osez-vous donc me soupçonner ? s'écria le père de



Lucie est la fille de Jeanne Fortier, l'assassin de votre père.—(Voir page 246, col 1.)

est proverbiale dans le monde entier, si vous aviez aimé jadis une enfant pauvre, si vous aviez juré qu'elle serait votre femme, auriez-vous été parjure, auriez-vous trahi vos serments, auriez-vous enfin accepté de James Mortimer la main de sa fille, faisant passer votre ambition avant votre amour ? Répondez !

—Eh ! que voulez-vous que je vous réponde ? s'écria le millionnaire avec une sorte d'affolement ; je ne sais qu'une chose, c'est qu'ici-bas ma fille est tout pour moi, et que ma fille va mourir si vous persistez ! Le passé ne compte plus. Le reste du monde n'existe pas.

—Calmez-vous, monsieur, je vous en supplie ! —Me calmer, le puis-je ? L'existence de mon enfant est en jeu et vous voulez que je sois calme ! Ah ! vous êtes sans pitié ! Eh bien, je n'hésite plus ! Je sauverai Mary par vous et malgré vous !

Mary.

—De mensonge et de calomnie, oui, jusqu'à preuve contraire ! Si vous avez des preuves, il faut les fournir !

—J'en ai !

—Je les attends.

—Savez-vous quelle est cette Lucie à qui vous voulez donner votre nom ?

—Oui, monsieur. Une honnête fille.

—Une orpheline déposée il y a vingt-et-un ans à l'hospice des Enfants-Trouvés, et inscrite sous le numéro matricule 9. Le savez-vous ?

—Je le sais, oui, monsieur, mais que m'importe ? Ce n'est pas pour l'enfant abandonné qu'est la honte, c'est pour les parents coupables de l'abandon.

—Soit ! fit le millionnaire avec un rire mauvais. Ce sont là des sentiments nobles et généreux, mais

vous n'avez pas cherché vous-même, pour votre satisfaction personnelle, de qui était née cette fille et quel sang coulait dans ses veines.

—Encore une fois, que m'importe? En admettant que les parents soient indignes, pas une parcelle de leur indignité ne rejaillirait sur Lucie.

—En vérité, l'amour vous affole!

—C'est une folie, monsieur, dont je ne veux pas guérir!

—Il faudra bien que vous en guérissiez cependant quand je vous aurai dit quelle est celle que vous songez à prendre pour femme.

—J'attends que vous me le disiez.

—Lucie est la fille de Jeanne Fortier, l'assassin de votre père et, comme vous refuseriez sans doute de me croire sur parole, je vais vous en fournir la preuve irrécusable.

Un cri sourd s'échappa du gosier contracté de Lucien. Le jeune homme se laissa tomber sur une chaise, les yeux hagards, tandis qu'un tremblement convulsif secouait tout son corps.

* * *

Au moment où cette scène se passait à Courbevoie, dans le cabinet de l'industriel, un coupé de maître s'arrêtait devant la maison qu'habitait Lucie, quai Bourbon, numéro 9. Mary descendit de cette voiture, s'engagea sous la voûte, traversa la cour, et, s'adressant à la concierge, lui demanda :

—Mademoiselle Lucie est-elle chez elle?

La jeune fille reçut une réponse affirmative, gravit l'escalier, et vint frapper à la porte de l'ouvrière. Celle-ci travaillait comme toujours. Elle déposa sur une table à l'ouvrage le morceau d'étoffe qu'elle tenait, quitta son siège et alla ouvrir. En voyant Mary, dont elle n'avait point oublié les paroles blessantes, elle recula avec surprise, presque avec crainte.

—Vous, mademoiselle, vous chez moi! balbutia-t-elle.

Mary semblait calme, mais résolue. Lucie reprit, pour se donner une contenance :

—Vous venez voir sans doute si j'ai terminé vos costumes?

La visiteuse secoua la tête.

—Non fit-elle ensuite, je viens causer avec vous d'une chose très grave.

—Une chose très grave! répéta l'ouvrière qui sentait son inquiétude redoubler.

—Oui. Voulez-vous me permettre de m'asseoir?

—Oh! pardonnez-moi, mademoiselle! s'écria la jeune fille en présentant une chaise à Mary, l'étonnement me faisait oublier les plus simples convenances. Vous devez le comprendre.

—Je le comprends en effet, et je l'excuse.

La fille du millionnaire s'assit, puis, regardant en face l'ouvrière entama brusquement l'entretien par ces mots :

—Vous m'aviez dit que vous étiez orpheline?

—Oui, mademoiselle.

—Ne connaissant pas votre famille, abandonnée par elle et élevée à l'hospice des Enfants-Trouvés?

—Oui, mademoiselle.

—Sans fortune, par conséquent; sans autres ressources que celles que vous donne un travail assidu?

—C'est vrai. Mais je suis heureuse ainsi.

—Heureuse! répéta Mary d'un ton presque ironique, j'en doute un peu.

—Je vous assure... commença Lucie.

—N'insistez pas. Vous ne changeriez rien à mes convictions.

Lucie n'acheva point sa phrase.

—Eh bien! poursuivit la fille de Jacques Garaud, je viens vous dire ceci: Je suis riche, moi, je suis très riche, et je veux assurer votre avenir.

La fiancée de Lucien comprenait de moins en moins et ne trouvait pas dans les paroles qui frappaient son oreille l'explication de la visite de mademoiselle Harmant.

—Assurer mon avenir! balbutia-t-elle.

—Oui.

—De quelle façon?

—De la façon la plus simple et la plus large. Je vous offre un capital de trois cent mille francs.

Ce fut au tour de Lucie de regarder Mary bien en face.

—Est-ce qu'elle devient folle? se demandait-elle.

—Vous avez entendu? fit mademoiselle Harmant.

—J'ai entendu... mais je ne comprends pas...

—Pourquoi je vous offre une fortune?

—Précisément.

—Et vous pensez qu'au moment où je vous parle je ne possède point toute ma raison, n'est-il pas vrai?

Lucie, en se voyant ainsi devinée, devint pourpre et garda le silence.

—Eh bien? vous vous trompez en croyant cela, reprit Mary. J'ai ma raison entière, et ce n'est pas d'une libéralité qu'il s'agit, mais d'un marché que je viens vous proposer.

—Un marché?

—Tout à votre avantage, puisque grâce à moi vous allez vous trouver riche. Trois cent mille francs, pour qui ne possédait rien, c'est la fortune.

—Expliquez-vous mieux, je vous en prie, mademoiselle, dit Lucie qui commençait à ressentir un peu d'impatience nerveuse; vous me parlez par énigmes; vous m'offrez une somme énorme, vous venez me proposer un marché. Quel est ce marché?

—Immédiatement après avoir reçu la somme que vous trouvez énorme, vous quitterez non seulement Paris, mais la France.

—Quitter Paris! quitter la France! s'écria l'ouvrière stupéfaite. Mais, pourquoi?

Mary fronça les sourcils et serra les dents.

—Pour que je ne vous voie plus, répondit-elle d'une voix sifflante.

Lucie eut un moment d'effroi. Plus que jamais elle croyait à la folie de sa visiteuse. La fille du millionnaire continua :

—Pour que je ne vous sente plus près de moi dans la même ville, pour que je ne vous trouve plus sur ma route, à tout heure, pour que ma vie qui s'éteint se ranime, pour que je puisse enfin goûter le calme et le bonheur!

Lucie s'était levée d'un bond.

—Ah! s'écria-t-elle en s'éloignant avec épouvante de mademoiselle Harmant, vous venez de me faire comprendre votre changement à mon égard, vos paroles blessantes, vos regards chargés tantôt de dédain, tantôt de haine! Vous êtes jalouse de moi!

—Oui, jalouse de vous! répliqua Mary en se levant à son tour, les yeux pleins d'éclairs.

—Vous aimez Lucien!

—Je l'aime.

—Et vous comptez que pour calmer votre jalousie, pour donner satisfaction à vos caprices, je vais m'arracher le cœur! Vous comptez que je vais m'éloigner de Lucien en jurant de ne pas le revoir!

—J'y compte.

—Vous m'offrez trois cent mille francs pour prix de ce sacrifice.

—J'augmenterai la somme s'il le faut.

—Et vous avez pu croire un instant que j'accepterais ce marché honteux?

—Pourquoi le refuseriez-vous?

—Pourquoi? parce que j'aime Lucien! Je l'aime de toute mon âme, je l'aime de toutes mes forces, je l'aime d'un amour qui doit vivre aussi longtemps que battra mon cœur! et vous avez cru que ce cœur était à vendre! Mais quelle immense mépris avez-vous donc pour moi? Eh bien! ce mépris n'est pas mérité! Je repousse avec horreur, avec indignation, le honteux marché proposé par vous! J'aime Lucien. Vous l'aimez aussi! Qu'il choisisse! Sûre de sa loyauté, j'attendrai ce choix sans crainte! Et maintenant, mademoiselle, il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire.

Au lieu de s'éloigner, la fille du millionnaire éclata en sanglots. Elle se laissa tomber à genoux et levant vers Lucie ses mains suppliantes, balbutia d'une voix que les larmes rendaient presque indistincte :

—Je l'adore, et je mourrai s'il ne m'aime pas. Ayez pitié de moi! Ne me le prenez point, permettez-moi de vivre.

En face de ce désespoir de l'enfant que le doigt de la mort avait touché déjà, Lucie se sentit remuée jusqu'au fond de ses entrailles.

—Relevez-vous, dit-elle en prenant les mains de Mary, relevez-vous, mademoiselle, je vous en conjure!

—Non! laissez-moi vous implorer à genoux! Je vous demande la vie, le bonheur.

XXXVI

—Que puis-je vous répondre? répliqua l'ouvrière je n'ai ni le droit, ni la volonté, de disposer du cœur de Lucien.

—Vous voulez le garder, alors! vous voulez me le prendre! fit Mary d'une tonne qui n'était plus suppliante, mais farouche.

—Je veux ce que Lucien voudra, encore une fois, je le laisse libre.

La fille du millionnaire se redressa d'un bond, les lèvres crispées, les joues creusées par la colère.

—Alors décidément, vous êtes sans pitié? reprit-elle. Décidément, vous refusez mes offres?

—Je vous plains de toute mon âme, mademoiselle; mais, je l'ai déjà dit, mon cœur n'est point à vendre.

—Mary porta ses deux mains à son front avec un geste de folle.

—Je me vengerai! fit-elle ensuite.

Et d'un pas raide, automatique en quelque sorte, elle quitta la chambre de sa rivale. Lucie restée seule, murmura en joignant les mains :

—Quoi qu'elle fasse, mon Dieu, quoi qu'elle essaye contre moi, pardonnez-lui. Elle souffre, et la souffrance égare sa raison. Ah! des pressentiments funestes me hantaient lorsque Lucien a dû se présenter dans la maison de monsieur Harmant! Un rêve de mauvaise augure m'avait prévenu! Mes pressentiments se réalisent. Mon bonheur est menacé.

Un frisson courut sur la chair de Lucie, puis après un silence elle répéta :

—Menacé! Non; non! La crainte seulement serait faire injure à Lucien. Ce serait le croire capable de ne plus m'aimer. Non! Je n'ai rien à craindre. J'ai foi dans l'avenir. J'ai foi dans l'amour de Lucien!

En ce moment, la porte de la mansarde s'ouvrit et Jeanne Fortier, la porteuse de pain, parut. Elle vit la jeune fille très pâle, violemment agitée, les paupières rouges, le visage défat, et courut à elle en s'écriant :

—Mignonne! chère mignonne! qu'avez-vous? Vous avez les yeux pleins de larmes! Que s'est-il donc passé?

Lucie se jeta dans les bras de maman Lison, et ses sanglots éclatèrent comme un peu auparavant avaient éclaté ceux de Mary.

—Pourquoi ce chagrin? Pourquoi ces pleurs? poursuivit l'évadée de la maison centrale.

—Ah! maman Lison, maman Lison, balbutia Lucie, on veut me prendre l'amour de Lucien.

—Vous prendre l'amour de Lucien! répliqua la porteuse de pain stupéfaite. Est-ce possible, cela, mon enfant? Est-ce que monsieur Lucien ne vous aime pas de toute son âme? Est-ce que vous le croyez capable de se parjurer?

—Non; certes, non, je ne le crois pas!

—Eh bien?

—Mais on essaiera de le détourner de moi, on lui offrira une fortune, une grande fortune.

—Qui donc fera cela? Qui donc est la cause de vos larmes?

—Celle que je croyais la meilleure des créatures.

—Mademoiselle Mary Harmant?

—Oui, maman Lison.

—Elle est venue ici?

—Elle y était encore il y a quelques minutes. Vous auriez pu la rencontrer dans l'escalier.

—Et que venait-elle faire chez vous?

—M'offrir une fortune, trois cent mille francs, à la condition que je quitterais Paris, la France, et que je lui laisserais le cœur de Lucien.

Jeanne Fortier haussa les épaules.

—Et c'est cela qui vous effraye? demanda-t-elle ensuite.

—N'y a-t-il pas de quoi m'effrayer?

—Mais non, mignonne, cent fois non! L'acte de cette jeune fille est un acte de folie pure!

Vous n'avez rien à craindre d'elle. Je connais monsieur Lucien depuis moins longtemps que vous mais je le connais assez pour le bien juger. Entre l'amour et la fortune il m'hésitera point, je vous en réponds! Donc, ne vous mettez pas de chagrin en tête!

—Mais, en refusant les propositions qui lui seront faites, il perdra son emploi.

—Eh bien, il en trouvera un autre. Son mérite est connu maintenant et les offres de place ne lui

manqueront pas. Ainsi, point de chagrin, mignonne, et confiance.

— Oh ! que je voudrais être à dimanche pour voir Lucien, pour lui tout dire et pour qu'il me rassure.

— Dans trois jours ce sera dimanche, et trois jours passent vite. Vous le verrez et il vous rassurera, mais d'ici là ne perdons point courage, ne nous forgeons pas de chimères. Au revoir mignonne !

— Vous partez, maman Lison ?

— Oui. J'ai fini ma tournée, et je vais à la boulangerie rendre mes comptes.

— Reviendrez-vous dans la journée ?

— Non. J'ai des courses à faire pour mon propre compte.

— A ce soir, alors !

— Oui, chère mignonne, à ce soir !

Puis Jeanne Fortier embrassa Lucie et la laissa seule.

.

Nous avons quitté Lucien Labroue au moment où il tombait sur un siège, épouvanté de la révélation terrible qu'il venait de lui être faite.

S'il fallait en croire le millionnaire, Lucie était fille de Jeanne Fortier, la misérable créature condamnée à une détention perpétuelle pour avoir assassiné Jules Labroue, après avoir incendié l'usine et dévalisé la caisse. Jeanne Fortier l'avait fait orphelin, lui, Lucien ; l'avait ruiné, et il aimait la fille de cette femme ! Il se produisait là quelque chose de monstrueux, en effet, si c'était vrai ? Lucien ne pouvait l'admettre. Après la première minute de défaillance, il dompta sa terreur et son émotion.

— C'est une calomnie ! s'écria-t-il.

Paul Harmant sourit. Ce sourire fit passer un frisson dans les veines du jeune homme. Cependant il répéta :

— C'est une calomnie, oui, monsieur, je le soutiens !

— Non, répondit le millionnaire. C'est une vérité absolue.

— Prouvez-le donc ! Vous avez parlé de preuves, monsieur, je les attends.

Jacques Garaud tira de sa poche un portefeuille.

— Je vous ai dit, reprit-il, que celle que vous croyez aimer est inscrite sur les registres de l'hospice sous le numéro matrimoniale 9.

— Oui, monsieur, je savais cela. Lucie elle-même me l'avait appris.

— Eh bien ! refusez-vous d'ajouter foi au procès-verbal de dépôt de Lucie aux Enfants Trouvés, procès-verbal relatant le nom de la mère et celui de la nourrice qui, après la condamnation de la mère, a déposé l'enfant ?

— Cette pièce est entre vos mains ?

— Oui.

— Authentique ?

— Certes ! Signée il y a vingt-et-un an par le maire de Joigny, et contresignée il y a quelques jours par qui de droit. Vous déclarerez-vous vaincu quand cette preuve sera sous vos yeux ?

— Montrez-la moi d'abord, fit Lucien d'une voix étranglée.

Paul Harmant ouvrit son portefeuille, en retira le procès-verbal et le présenta au jeune homme, qui le lui arracha plutôt qu'il ne le prit, et le lut fiévreusement. A mesure qu'il avançait dans cette lecture, son visage prenait une expression effrayante de stupeur et de désespoir. Le millionnaire n'avait point menti ! Douter devenait impossible ! Le terrible papier s'échappa de la main tremblante de Lucien.

— C'est vrai, balbutia-t-il avec accablement. Lucie est fille de Jeanne Fortier.

— De Jeanne Fortier qui a tué votre père, ajouta Jacques Garaud.

Lucien, un instant anéanti, écrasé, releva la tête.

— Rien ne prouve le crime, après tout, répliqua-t-il brusquement.

— La justice a prononcé.

— La justice se trompe souvent, et je crois à l'innocence de Jeanne Fortier. Je vous l'ai déjà dit.

Vous y croyez, soit, mais jusqu'au jour où sa réhabilitation solennelle serait prononcée (si elle pouvait l'être jamais), Jeanne Fortier est coupable. Allez demander à l'évadée de Clermont des preu-

ves de son innocence ; qu'elle les fournisse, qu'elle les fasse admettre par les magistrats, et alors vous aurez le droit d'aimer Lucie et de l'épouser ; mais jusque-là Lucie restera la fille de l'assassin de votre père.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Lucien désespéré.

— Vous voyez bien que j'avais raison ! poursuivit Jacques Garaud. Vous voyez bien que sans être infâme, le fils de la victime ne peut donner son nom à la fille du meurtrier !

— Oh ! par pitié, taisez-vous, monsieur !

— Pourquoi ?

— Vous me torturez l'âme... Vous me brisez le cœur.

— Armez-vous de courage ! Renoncez à une impossible union que personne ne vous pardonnerait dans le monde des honnêtes gens, qui attirerait sur vous le mépris général. Lucie Fortier ne peut plus, ne doit plus exister pour vous. Vous voilà libre ! Sauvez ma fille !

— Mais je n'ai point d'amour pour mademoiselle Mary.

— Qu'importe ? La tendresse qui manque aujourd'hui viendra plus tard. D'ailleurs combien de mariages se font sans amour ; et ce ne sont pas les moins heureux !

XXXVII

— Monsieur, monsieur, bégaya Lucien affolé par la douleur. Vous ne comprenez donc pas de quel coup terrible vous me frappez ? Ayez pitié de moi ! J'avais mis ma vie entière dans cette union projetée. et tout s'écroule ! Je m'étais endormi dans un beau rêve. Je me réveille en face d'une vérité terrifiante. Laissez-moi respirer, laissez-moi pleurer, laissez-moi souffrir.

Et le jeune homme, cachant son visage dans ses mains, éclata en sanglots.

— Assurément, je vous plains, répliqua Jacques Garaud. Mais en même temps je vous exhorte au courage ! On ne peut lutter contre les faits accomplis, donc il est sage de les accepter bravement. Je viens de vous rendre un immense service. Je vous ai sauvé du déshonneur qu'une indigne alliance aurait fait rejaillir sur vous. En échange de ce service, sauvez ma fille. C'est le bonheur que je vous offre.

— Et si je ne peux pas accepter ?

(La suite au prochain numéro.)

LA CHARITÉ

Quand il fait froid et qu'une table
Vous réjouit auprès du feu,
Jeune enfant soyez charitable,
N'oubliez pas la part de Dieu !

Tenez, sans être moraliste,
Je veux vous redire tout bas,
Une histoire vraiment bien triste,
Hélas ! Je n'invente pas.

C'était à la fin de décembre,
Le vent soufflait ; il faisait froid,
Le riche tremblait dans sa chambre ;
Le pauvre pleurait sous son toit.

Couché sur la neige épandue,
Un petit enfant de sept ans,
La voix faible, la main tendue,
Demandait l'aumône aux passants.

« Donnez, c'est pour mon pauvre père
« Qui n'a pas un morceau de pain ;
« Oh ! vite donnez pour ma mère,
« Ma bonne mère, elle a bien faim. »

Mais à ses cris nul qui répond ;
Ou bien on disait : « Laisse-moi ! »
Car, souvent ainsi dans le monde,
Charité commence par soi !

Le lendemain, à cette place,
Le pauvre enfant restait encor ;
Son petit bras était de glace,
Sa voix était éteinte... Il était mort.

Vous le voyez : à l'indigence
Il faut donner, donner toujours,
Ce qui n'est rien dans l'opulence
Pour le pauvre est un grand secours.

Quand il fait froid et qu'une table
Vous réjouit auprès du feu,
Jeune enfant, soyez charitable ;
N'oubliez pas la part de Dieu !

PAUL BAUDRY.

MAUVAISE HABITUDE

Il n'est personne qui n'ait été frappé des progrès bien regrettables que fait parmi les enfants, même parmi ceux des classes pauvres, et, il faut bien le constater, parmi les élèves des collèges, l'habitude de fumer et de mâcher du tabac ; il est bien regrettable que personne n'y veuille, car il est presque superflu de relever tout ce que l'usage du tabac à fumer a de pernicieux pour d'aussi jeunes garçons, quand on voit de grandes personnes tomber malades à la suite de l'emploi excessif de la pipe ou du cigare.

Des maladies du cœur, des ulcères à la langue, aux gencives ou aux lèvres, la perte de l'appétit, l'amaigrissement, la phtisie pulmonaire, un affaiblissement des facultés physiques et de la mémoire, tel est le triste cortège des maux que l'usage de fumer peut entraîner pour les enfants qui s'y adonnent, sans oublier le goût non moins dangereux de liqueurs fortes qu'ils contractent inévitablement à force de fumer. On ne saurait trop recommander aux parents et aux chefs des maisons d'éducation de veiller à ce que les enfants ne contractent pas cette funeste habitude, qui ne peut que compromettre aussi bien leur santé que leur avenir.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour laver les effets en laine de façon qu'ils ne rapetissent pas, mettez trois ou quatre seaux d'eau froide douce dans la cuve ; prenez ensuite deux cuillerées à table de borax et une demi-chopine de savon mou, faites dissoudre dans environ une pinte d'eau chaude ; une fois bien dissous brassez dedans la cuve d'eau. Mettez les effets et laissez-les une heure ou deux avant de laver, et rincez dans de l'eau de pluie froide. On doit ne laisser les couleurs vives que peu de temps.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 141. — ARITHMETIQUE AMUSANTE

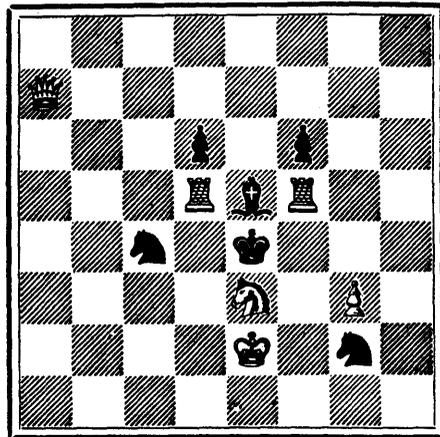
Je demande à un maître d'école combien il a d'élèves ; répond : si j'en avais autant, la moitié de plus, le quart de plus, j'en aurais 176. Combien en a-t-il ?

No 142. — ENIGME

Sans être égale à Dieu, ma puissance est divine,
Car tout par moi commence et par moi se termine.

No 143. — PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs — 6 pièces



Blancs — 6 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 138. — Les mots sont : Contesta et Contesté.
No 139. — Les mots sont : Insistance et Instance.
No 140. — Le mot est : Cigarette.

ONT DEVINE :

Problèmes. — Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Mlle de St-Aubin, Matane.
Rébus. — Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste ; E. B. Langevin, Montréal.

Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent qu'à se plaindre d'eux-mêmes.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les girouettes politiques sont assez communes

DÉCALOGUE DE L'ÉPOUSE

- I
Femme, à six heures tu te lèveras,
Et tu prieras Dieu convenablement.
- II
Nette et bien propre tu te changeras,
Et feras à déjeuner vitelement.
- III
Ta maisonnée et toi déjeuneras,
A sept heures invariablement.
- IV
Tous les jours, ta soupe au feu tu mettras,
Sur les huit heures indispensablement.
- V
Le soir au besoin tu boulangeras,
Et pèleras tes patates mêmelement.
- VI
Tous les autres repas tu régleras,
Et observeras fidèlement.
- VII
Couture et autre ouvrage tu feras,
Sans aller ailleurs payer chèrement.
- VIII
A ta maison tu travailleras,
Et mettras de l'ordre pareillement.
- IX
Tes enfants avec loi tu garderas,
Et les élèveras chrétiennement.
- X
Tous ces préceptes tu accompliras,
Et iras au ciel bien certainement.

CHOSSES ET AUTRES

- On dit qu'il y a 190,000 médecins dans le monde entier.
- La rébellion du Nord-Ouest a coûté au gouvernement \$1,700,000.
- Il y a 6,832,954 catholiques aux États-Unis, et 10,187,765 protestants
- Une licence d'auberge, dans le comté de Fulton, en Georgie, coûte à présent \$2,500.
- Les balaines blanches sont très communes dans le golfe St-Laurent, cette année.
- Pâques prochain tombera le 25 avril. Ce qui n'est pas arrivé depuis 1734, et n'arrivera encore qu'en 1943.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.
Madame HENRI SUPRENTANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Vertine & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker, "Arapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 864, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.
Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants :

	1ere qualité.	2me qualité.
La grosse	\$10.00	\$8.00
La douzaine	1.00	0.80
Le jeu	0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions : comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY
ARCHITECTE,
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. J. LEROUX,
2416, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL



A. NATHAN,

Importateur et marchand de

Cigares de la Havane et domestiques,

PIPES EN BRUYERES

ET AUTRES

ARTICLES DE TABACONISTES,

EN GROS ET EN DÉTAIL,

71 — RUE SAINT-LAURENT — 71

MONTREAL

Succursale au No. 1916, rue Notre-Dame

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

614, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fournitures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.
En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picoite et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.